

# A PROPOS DE *LECTURA I D 39* : UN PASSAGE DISSIMULÉ DE THOMAS D'AQUIN CHEZ DUNS SCOT ?

---

Dans son Commentaire des Sentences, à la 39<sup>e</sup> distinction du livre premier, Duns Scot discute deux opinions concernant le problème posé par la coexistence de la certitude de la connaissance divine, et de la contingence dans le monde<sup>1</sup>. L'une d'entre elles a été reconnue comme opinion de Thomas d'Aquin ; l'autre jusqu'ici n'a pu être attribuée avec certitude.

Si, parmi les critiques modernes, plusieurs estiment que c'est à Bonaventure qu'il faut attribuer cette dernière opinion<sup>2</sup>, d'autres en revanche, comme les rédacteurs de la nouvelle édition de Scot, gardent plus de réserve à cet égard<sup>3</sup>.

En nous fondant sur un fragment pris dans la distinction 38-39 du livre premier du Commentaire des Sentences par le franciscain Robert

(1) DUNS SCOT, *Lectura in Librum Primum Sententiarum*, édition vaticane vol. xvii, d 39 q 1-5, n. 18-n. 30. La 39<sup>e</sup> distinction de l'*Ordinatio* qui, on le sait, n'est pas de la main de Scot, présente là-dessus 3 opinions. L'édition de Vivès des *Reportata Parisiensia* (vol. 22, p. 468) fait seulement mention des deux opinions que nous rencontrons également dans la *Lectura*.

(2) Ainsi P. MINGES, *Der Gottesbegriff des Duns Scotus*, Vienne, 1907, p. 30 ; H. SCHWAMM, *Das göttliche Vorherwissen bei Duns Scotus und seinen ersten Anhängern, Philosophie und Grenzwissenschaften*, v. fasc. 1/4, Innsbruck, 1934, p. 37 ; *Id.*, *Robert Cowlton OFM über das göttliche Vorherwissen, Philosophie und Grenzwissenschaften*, iii, fasc. 5, Innsbruck, 1931, p. (409) 29 ; W. PANNENBERG, *Die Praedestinationslehre des Duns Scotus*, Göttingen, 1954, p. 19. Les anciennes éditions d'ailleurs présentent cette attribution en marge. Voir par exemple les notes marginales du texte de Scot reproduit dans : Thomas Anglicus, *Liber Propugnatorius super Primum Sententiarum contra Johannem Scotum*, Venise, 1523, réimpression Francfort-sur-le-Main, 1966, fol. 118<sup>v</sup> A. Voici leurs références : Bonaventure, *Sent.* Lib. 1 d 35 q 1 ; d 35 q 2 ad 3<sup>um</sup> ; d 39 a 1 q 1 ad 3<sup>um</sup> et d 39 a 2 q 3.

(3) Voir l'édition vaticane, *ibid.* ad n. 18 : « Auctorem huius opinionis non invenimus », et É. GILSON, *Jean Duns Scot*, Paris, 1952, p. 309.

Cowton, où la même opinion a été citée, nous croyons probable que cette opinion-ci, ainsi que l'autre, soit attribuable à Thomas d'Aquin<sup>4</sup>.

Nous espérons au moins démontrer que l'opinion reproduite par Scot correspond à un texte chez Thomas plutôt qu'à des textes de Bonaventure dans lesquels on voit habituellement l'origine.

L'opinion en question attribue la certitude de la connaissance divine concernant les êtres contingents aux idées existant dans l'esprit de Dieu. D'après cette opinion, ces idées manifestent à l'intelligence divine non seulement ces êtres contingents mais encore toutes les conditions de ces êtres, comme les rapports qu'ils ont avec leurs causes et leur existence. Or, puisque ces conditions ne sont pas supprimées par le fait qu'un être soit connu, la certitude de la connaissance divine est compatible avec la contingence de ces êtres.

Dans sa *Lectura*, Scot présente l'argument formulé ainsi :

Dicunt aliqui, assignando causam infallibilitatis cognitionis Dei (quae tamen non tollit contingentiam rerum) : dicunt enim quod infallibilitas est in scientia Dei propter ideas in mente divina, quae non tantum ostendunt intellectui divino ipsa obiecta contingentia, sed omnem conexionem causarum propinquarum et remotarum ad huiusmodi effectus et omnem condicionem existentiae huiusmodi entium, — et cui intellectui hae insunt, infallibiliter cognoscit ; non tamen tollit hoc contingentiam entium, quia cognitio obiecti non tollit condicionem obiecti.

L'*Ordinatio* nous offre le même argument, formulé en d'autres termes par le compagnon de Scot<sup>5</sup>. Il est évident qu'au moins chez l'un des deux il s'agit d'une paraphrase plutôt que d'une citation littérale. Or nous savons que Scot d'habitude paraphrase plutôt que de citer littéralement<sup>6</sup>. L'argument reproduit dans la *Lectura* est donc probablement une paraphrase<sup>7</sup>.

Ceux qui tendent à attribuer à Bonaventure cette paraphrase de Scot allèguent, parmi d'autres textes, le passage suivant<sup>8</sup> :

(4) C'est entre 1303 et 1308 que Robert Cowton composa son *Commentaire des Sentences*. Voir A. M. EMDEN, *A Biographical Register of the University of Oxford to A.D. 1500*, Oxford, 1957, vol. 1, p. 507.

(5) Voir *Ordinatio*, Liber Primus, éd. vat. vol. vi, Appendix A, p. 406, n. 7.

(6) La nouvelle édition vaticane nous permet de le vérifier facilement. D'ailleurs l'autre opinion qui a été attribuée à Thomas à juste titre n'a pas non plus été citée de façon littérale.

(7) Comme on le verra plus loin, cela semble être aussi le cas de la formulation de l'argument dans l'*Ordinatio*.

(8) BONAVENTURE, *Sent.* 1 d 39, a 1 q 1 « Utrum Deus cognoscat alia a se » ad 3<sup>um</sup>. L'objection à laquelle Bonaventure répond est ainsi libellée : « Ostenditur illud idem (quod Deus non cognoscat alia a se) per rationem cognoscendi, quoniam ratio cognoscendi est ipsa veritas ; sed veritas idem est quod rei entitas, ut dicit Augustinus :

Ad illud quod obicitur tertio, quod ab aeterno fuit unum solum ens, dicendum quod duplex est rei esse, scilicet in se et in sua causa, id est in proprio genere et in exemplari. Et ad cognitionem rei sufficit existentia eius in causa sive in exemplari; et quia per exemplar repraesentatur, sicut futura est in proprio genere, ideo per existentiam in exemplari omnino cognoscitur sicut futura est, nec aliter cognoscitur postquam facta est...

Aux yeux de Schwamm, qui consacra une étude spéciale au problème de la prescience divine chez Duns Scot et qui attribue à Bonaventure l'argument reproduit par Scot, c'est précisément dans cette citation que la pensée de Bonaventure s'approche le plus de la paraphrase scotiste<sup>9</sup>.

Cependant, il va sans dire que cette concordance n'est pas tout à fait évidente. Dans le texte que nous venons de citer il ne s'agit que de la connaissance *per existentiam in exemplari*. Contrairement à la paraphrase scotiste, Bonaventure ici ne parle pas explicitement des relations qui existent entre l'être et les conditions de cet être, notamment la *conditio existentiae*. De plus, il parle explicitement de *futura*, terme qui, pas plus qu'aucune allusion, ne figure dans la paraphrase de Scot<sup>10</sup>. Pour ce qui est du fond, on ne saurait donc dire qu'il y ait là un accord qui s'impose.

Mais surtout, rien ne nous oblige de voir dans ce texte de Bonaventure la seule origine possible : il serait, en effet, assez facile de trouver chez d'autres auteurs, comme Thomas d'Aquin par exemple, des passages exprimant un point de vue comparable, tels que Sent. Lib. 1, d 38 q 1 a 3 ad 1<sup>um</sup> (c'est l'argument que nous citerons plus loin). Il en est de même des autres passages de Bonaventure qu'on a cités à cet égard<sup>11</sup>. Il semble donc peu logique d'attribuer, sans fournir la preuve décisive, cet argument à Bonaventure plutôt qu'à un autre auteur.

ergo nihil cognoscitur a Deo nisi ens. Sed Deus nihil cognoscit nisi ab aeterno : ergo nihil cognoscitur ab ipso nisi ens, quod est ab aeterno ; sed tale est unum solum, scilicet ipse Deus : ergo etc. » En d'autres termes, cette objection affirme que Dieu ne peut connaître qu'un être existant *ab aeterno*, c.-à-d. Dieu lui-même à l'exclusion des autres êtres.

(9) Voir H. SCHWAMM, *o.c.* 1931, p. (409) 29.

(10) Le problème que Scot veut discuter là où il donne sa paraphrase, concerne la façon dont, à supposer que les êtres contingents soient connus de Dieu, il est permis d'analyser la certitude de la connaissance divine, — plutôt que la connaissance des 'futura' contingents, justement en tant que 'futura'. C'est ce qui ressort nettement, par exemple, du passage où cet argument est discuté dans les *Reportata Parisiensia*, à la question : « Utrum si Deus habeat certam notitiam de illis (futuris contingentibus) illa scientia sit infallibilis ».

(11) Cf. par exemple Bonaventure, 1 d 35 q 1 à Thomas 1 d 36 q 2 a 3 ; Bonaventure 1 d 35 q 2 ad 3<sup>um</sup> à Thomas 1 d 36 q 2 a 3 ad 3<sup>um</sup> et Bonaventure 1 d 39 a 2 q 3 à Thomas 1 d 38 q 1 a 3.

Passons maintenant à l'argument tel qu'il figure chez Robert Cowton, franciscain qui, pour le problème de la connaissance divine des êtres contingents, occupe une place intermédiaire entre Thomas d'Aquin et Scot, dont il s'efforce de réconcilier les opinions<sup>12</sup>. Nous sommes donc en droit de croire qu'il connaît à fond le point de vue de Scot comme celui de Thomas.

Voici comment il formule l'opinion paraphrasée par Scot<sup>13</sup> :

Dicunt quidam, quod Deus per ydeas in mente sua cognoscit non solum simplicem rei naturam, sed habitudinem eius ad esse et coniunctionem illorum, scilicet nature et esse, et omnem conditionem rei simplicis et complexi (!) et ita omnia novit, antequam sint, immutabili sciencia. Unde aliud est loqui de forma existente in mente artificis et de ydea rei, que est in mente divina, quia forma, que est in mente artificis, non est causa tocus, quod est in artificiatio, sed tantum forme et ideo esse hanc domum in esse, que (!) consequitur materiam per formam artis, artifex nescit nisi sensibilter accipiat. Sed ydea, que est in mente divina, est causa omnis entitatis, que est in re. Unde per ydeam non tantum cognoscit naturam rei, sed hanc rem esse in tali tempore et omnes condiciones, que consequuntur rem vel ex parte materie vel ex parte forme.

L'intérêt de l'argument tel que nous le trouvons chez Cowton, c'est que, la première période « Dicunt quidam ... immutabili sciencia » mise à part, est la reproduction littérale d'un argument de Thomas! Cowton cite intégralement l'argument de Thomas, qui est une réponse à une objection. Et, chose curieuse, la période initiale de Cowton « Dicunt quidam ... immutabili sciencia » à son tour paraît servir d'introduction au texte de Thomas que Cowton se prépare à citer en partant de l'objection réfutée par Thomas.

Pour cette raison nous reproduisons l'objection et la réponse qu'y donne Thomas<sup>14</sup> :

(12) Cf. H. SCHWAMM, *o.c.* 1931, p. (423) 43 : « Es stellte sich die eigenartige Tatsache heraus, dass Cowton sich abwechselnd bald an den hl. Thomas, bald an Duns Scotus anschliesst. Aus diesen beiden grossen Scholastikern stammen die verschiedenen Elemente, die Cowton zu einer Einheit zu verschmelzen sucht. »

(13) Cf. H. SCHWAMM, *o.c.* 1931, p. (388) 8. Du reste, la ponctuation que Schwamm propose ici n'est pas fort convaincante.

(14) Cf. THOMAS, *Scriptum* ed. Parmae vol. vi, Lib. 1 d 38 q 1 a 3 ad 1<sup>um</sup>. On peut s'étonner que Schwamm, qui dans la question de Cowton avait pu découvrir quelques citations littérales de Thomas, ait négligé la correspondance textuelle entre Cowton et Thomas, lorsqu'il affirmait que le texte de Cowton, ainsi que celui de Scot, reproduit à cet endroit l'opinion de Bonaventure! Cf. *ibid.* p. (409) 29. La seule différence véritable entre les deux fragments est le passage, corrompu sans doute, dans le texte de Cowton, marqué d'un (!) par Schwamm : « hanc domum in esse, que ». Chez Thomas le texte dit « hanc domum et cetera, quae ». La formulation de « et cetera » en « in esse » s'explique par des raisons paléographiques.

## L'objection :

Videtur quod scientia Dei non sit enuntiabilium. Scientia enim Dei est de rebus per ideas earum. Sed idea est similitudo rei incomplexae. Ergo videtur quod complexorum vel enuntiabilium Deus scientiam non habeat.

## La réponse de Thomas :

Ad primum ergo dicendum, quod aliud est de forma existente in mente artificis et de idea rei quae est in mente divina : quia forma quae est in mente artificis, non est causa totius quod est in artificio, sed tantum formae ; et ideo esse hanc domum, et cetera quae consequuntur naturam per formam artis, nescit nisi sensibiliter accipiat : sed idea quae est in mente divina, est causa omnis eius quod in re est ; unde per ideam non tantum cognoscit naturam rei, sed etiam hanc rem esse in tali tempore, et omnes conditiones quae consequuntur rem vel ex parte materiae vel ex parte formae.

Nous constatons ici que le texte de Thomas est littéralement identique à l'argument que nous trouvons chez Cowton. Il semble qu'après avoir paraphrasé et adapté l'objection formulée par Thomas, Cowton cite la réponse de celui-ci, de façon à exprimer une opinion selon laquelle c'est aussi au moyen des idées que Dieu peut jouir d'une connaissance certaine des êtres contingents.

En comparant l'opinion de Thomas à l'argument avancé par Scot, nous constatons une ressemblance très nette, en tout cas une concordance beaucoup plus grande que celle entre l'argument de Bonaventure et le texte de Scot. Les deux arguments, la paraphrase de Scot aussi bien que l'argumentation de Thomas, disent qu'au moyen des idées Dieu connaît non seulement l'être en soi, mais encore les conditions dans lesquelles se trouve cet être et la *conditio existentiae*<sup>15</sup>. Ce dernier point est justement

(15) Il n'est pas sans importance de se rendre compte que l'argument de Thomas figure dans l'article « *Utrum scientia Dei sit enuntiabilium* ». La paraphrase de Scot suggère explicitement un pareil contexte dans la mesure où elle discute, d'une part, « *ipsa obiecta cognita* » et, de l'autre, les « *connexiones et conditiones* » de ces objets. Cela correspond à ce que chez Thomas nous pouvons lire au corps de l'article mentionné : « *In ipso Deo est considerare naturam ipsius, et esse eius ; et sicut natura sua est causa et exemplar omnis naturae, ita etiam esse suum est causa et exemplar omnis esse. Unde sicut cognoscendo essentiam suam, cognoscit omnem rem ; ita cognoscendo esse suum, cognoscit esse cuiuslibet rei ; et sic cognoscit omnia enuntiabilia, quibus esse significatur.* » Scot, en paraphrasant, ajoute « *cognitio obiecti non tollit condicionem obiecti* », voulant dire par là que d'après cette opinion la connaissance certaine et infaillible de Dieu ne supprime pas le caractère contingent et fortuit de l'être. Ajout qui rappelle la référence, deux articles plus loin, faite par Thomas à l'opinion de Boèce, qu'il cite pour corroborer son point de vue. Thomas se réfère à la fin du livre v de *De Consolatione* de Boèce, où nous lisons : « *Quid igitur postulas, ut necessaria fiant,*

celui que Scot, dans l'opinion qu'il présente, veut réfuter et que nous retrouvons explicitement chez Thomas.

De plus, notons que Thomas ne parle pas de « futura », mais plutôt uniquement du rapport entre la connaissance d'un être et la connaissance de l'existence de cet être, estimant que dans les deux cas la connaissance se fait au moyen de l'idée, tout à fait conformément à la paraphrase de Scot<sup>16</sup>.

L'honnêteté nous oblige à souligner qu'il n'est pas complètement exclu de considérer le texte de Scot comme une paraphrase d'un argument de Bonaventure. Cependant il est frappant de voir, d'une part, que, dans sa version de l'argument, Cowton cite Thomas (mais sans le nommer), et, d'autre part, que l'argument de Thomas présente plus de ressemblances avec texte paraphrasé par Scot que l'argument de Bonaventure. Il est donc bien possible qu'en préparant sa *quaestio* Scot ait pensé à un argument dont la source fût ensuite reconnue et littéralement reproduite par Cowton. En lisant son argumentation dans la 39<sup>e</sup> distinction, on s'aperçoit que Cowton, sans le nommer toutefois, cite Thomas à plusieurs endroits, et littéralement<sup>17</sup>. L'œuvre de Thomas lui était donc bien familière.

D'ailleurs, si, dans cette *quaestio*, Cowton accepte certains points de Thomas, il n'en est pas de même du point dont il s'agit ici. En effet, s'il avait partagé le point de vue que Scot avait formulé dans sa paraphrase, rien ne l'aurait empêché de citer Thomas pour corroborer le sien, mais tel n'est pas le cas. Il évite même de mentionner le nom de Thomas. Il cite une source, sans pour autant en adopter le point de vue. En critiquant ce point de vue, il suit Scot de tout près, jusque dans l'ordre du raisonnement<sup>18</sup>. Nul doute alors que Cowton et Scot parlent du même argument.

Pour les raisons que nous venons de mentionner, nous croyons bon de ne pas négliger les indications que Cowton nous offre ici. A défaut d'une meilleure solution, elles nous permettent, semble-t-il, de considérer la paraphrase de Scot comme le reflet d'un argument de Thomas plutôt que d'un argument de Bonaventure.

M. J. F. M. HOENEN.

quae divino lumine lustrentur, cum ne homines quidem necessaria faciant esse, quae videant ? »

(16) Ce n'est que dans la paraphrase faite par Cowton de l'objection à laquelle Thomas répond, que nous rencontrons une référence au contexte des *futura contingentia*. Sans s'y référer elle-même, l'objection parle uniquement de la connaissance de l'existence d'un être.

(17) Voir SCHWAMM, *o.c.* 1931, p. (403) 23, (404) 24 et (405) 25. Scot, en revanche, a l'habitude de citer *ad sensum*.

(18) Voir SCHWAMM, *o.c.* 1931, p. (389) 9 et (408) 28.